

bucardes. Autour du lac se voyaient plusieurs lits de ces concrétions.

Une singularité de ce Nyanza est sa couleur rouge. Elle provient d'un dépôt semblable à du sang coagulé que je vis flotter sur la surface et entre deux eaux. A ma prière, un homme sauta au hasard dans le lac; l'eau lui montait à peine aux genoux. Il se baissa et m'apporta un gâteau de sel cristallisé à gros grains, dur et solidement agglutiné. Le dessous était enduit de cette matière compacte et visqueuse qui donne aux eaux, vues de la terrasse de Katoué, cette couleur vermeille qu'on dirait produite par la teinture.

Des centaines de papillons morts jonchaient la berge. Je n'ai pas aperçu le moindre poisson, bien que ses rives paraissent être le séjour favori des hérons, cigognes, pélicans, aigrettes.

Le plus grand lac salé, quelquefois appelé Mkiyo, du nom de son village, a 5 kilomètres de long sur 1 200 mètres de large et 1 mètre de profondeur. Le plus petit, perdu au milieu d'un bassin herbeux, à 5 kilomètres vers l'est, n'est qu'un marais arrondi; il a 800 mètres bord à bord.

Il ne peut y avoir de doute sur l'origine de ces étangs. Ce sont d'anciennes expansions du lac Albert-Édouard, laissées en arrière par le retrait de la nappe liquide et dont l'évaporation a peu à peu changé en eaux très salées des eaux primitivement douces.

Le sel est ici une marchandise de valeur. La réputation de ce dépôt s'est étendue jusqu'à Kavalli, où j'entendis parler pour la première fois du grand lac salé de « Katto ». Des flottilles de canots chargés de grains comme moyen d'échange viennent du Makara, de l'Oukondjou, de l'Ounyampaka, de l'Ankori et du Rouanda. Des caravanes arrivent de l'Oukondjou oriental, du nord de l'Oussongora, de Toro, de l'Ouhaiyana, pour négocier sel contre millet, vêtements d'écorce, pois, fèves, éleusine, sésame, outils de fer, armes, etc. Les insulaires de l'Albert-Édouard, montés sur leurs pirogues, vont porter leur poisson séché et la précieuse denrée aux riverains de l'ouest et du sud. La possession de Katoué, qui commande les lacs, est un grand sujet de jalousie. D'abord sujette des Ouasongora, elle passa au roi de l'Ankori; le chef insulaire Kakouri en hérita; mais Kabba Réga, entendant parler de cette riche proie, dépêcha Roukara pour s'en emparer.

Notre entrée dans l'Oukondjou avait fait déguerpir les Ouara-Soura de la plaine de Makara, et notre approche de Katoué avait déterminé la fuite rapide de Roukara et de son armée de porte-mousquets et porte-lances. Les Ouakondjou de notre camp, au nombre de 150, s'abouchèrent avec les Ouasongora, qui firent gratuitement le service d'informations.

Le jour de notre arrivée à Katoué, nous vîmes une flottille de canots quitter une île distante d'environ 5 kilomètres. La petite troupe, assez prudente pour se tenir tout juste à portée de salut, nous fit entendre qu'elle était envoyée pour dévisager la caravane d'étrangers qui avait fait peur à Roukara et à ses Ouara-Soura et rendu un si grand service à Kakouri et au monde entier. Nous répondîmes comme il convient. Ils présentèrent toutefois quelques objections. Finalement, ils dirent que si nous consentions à brûler Katoué, ils regarderaient cet acte comme la preuve que nous n'étions pas des Ouara-Soura. En conséquence, les villages voisins de la rive furent livrés aux flammes, et la bande poussa de bruyantes acclamations.

Puis l'orateur reprit: « Je crois maintenant que vous êtes des Ouanyavingui. Dormez en paix. Demain, Kakouri viendra avec des présents pour vous souhaiter la bienvenue. »

Alors Bevoua, chef de nos Ouakondjou, se tint debout dans une pirogue près du rivage et cria: « Ho! vous, enfants de Kakouri, le grand chef de la mer! vous souvenez-vous de Kouarou Kouanzi qui prêta ses lances aux fils de Kakouri pour défendre le pays contre les voleurs ouara-soura? Voyez! Kouara Kouanzi, le vrai fils des Ouanyavingui, est revenu! Réjouissez-vous, mes amis: Roukara et ses pillards ont fui, et tout le pays va se lever comme un seul homme pour les poursuivre. » Les gens de la flottille battirent des mains et tapèrent à tour de bras sur une demi-douzaine de petits tambours. Puis le porte-parole des insulaires reprit: « Kakouri n'a pas encore perdu une dent, et ce n'est pas un Mra-Soura qui lui en arrachera! Nous avons pris douze Ouara-Soura quand ils fuyaient Makara à cause des étrangers. Kakouri les fera tuer avant le coucher du soleil, et demain il verra face à face le chef des étrangers. »

Quand ils se furent éloignés, je questionnai Bevoua sur ces Ouanyavingui. Qu'étaient-ils? Était-ce une tribu?

Alors Bevoua me regarda fixement et dit:



« Pourquoi demandes-tu cela? Ne sais-tu pas que, pour nous, vous êtes des Ouanyavingui? Qui, sinon vous et les Ouatchouézi, ont cette couleur?

— Quoi! des blancs comme nous?

— Ils ne se vêtent pas à votre façon, ne chaussent pas leurs pieds comme vous, mais ce sont hommes grands et forts, avec un nez long et un visage pâle; ils sont venus — nos vieillards nous l'ont raconté — de par delà le Rouvenzori. Vous arrivez de là, vous devez être des Ouanyavingui.

— Mais où demeurent-ils?

— Dans le Rouanda, un grand pays en demi-cercle du sud-est au sud-sud-ouest. Leurs lances sont innombrables et leurs arcs plus hauts que moi. Le roi de l'Oussongora, Nyika, était un Myavingui. Il y a quelques hommes que Kabba Réga n'a pu vaincre, et ces hommes sont dans le Rouanda. Le roi de l'Ouganda lui-même ne s'aventurerait pas chez eux. »

Lorsque Kakouri parut le lendemain, il nous présenta des chèvres, des poissons, des bananes et des fèves. Quelques chefs ouassongora s'offrirent à nous accompagner; ils espéraient que, dans notre marche vers Toro et Ouhaiyana, nous tomberions sur quelqu'une des bandes ouara-soura. Le chef insulaire est un fort bel homme, mais d'une couleur peu différente des noirs ouakondjou. Les Ouassongora, au contraire, rappellent dans les lignes du visage les plus fins types somali et ouagalla; on dirait la même race.

Nous priâmes Kakouri d'amener ses pirogues dans l'après-midi pour charger du sel et l'emporter dans son île, car je voulais continuer mon voyage vers l'est dans un jour ou deux au plus tard. Une centaine d'insulaires se mirent donc au travail, et nos Ouakondjou leur donnèrent un bon coup de main. Ils entraient dans le lac, marchaient une centaine de mètres, l'eau jusqu'aux genoux, ramassant de grands gâteaux de sel cristallisé, qu'ils transportaient, par-dessus la terrasse de Katoué, jusque dans les canots du lac Albert-Édouard. Ayant remarqué une embarcation grossière et trapue, mais suffisamment large, je pris douze rameurs, et, le 19, je me mis en route pour une petite exploration. A onze heures nous avions fait 15 kilomètres et jetions l'ancre devant les possessions de Kaiyoura. Le village se compose de huit grandes huttes, riches en moutons et chèvres; son chef était un de ces Mson-

gora qui avaient échappé jusque-là aux armes des Ouara-Soura.

Mais notre canot était trop lourd et trop large pour que je m'aventurasse en plein lac. Le plus léger souffle de brise nous faisait embarquer des paquets d'eau. Je rangeai donc constamment le rivage à 15 mètres, jetant le plomb à quelques minutes d'intervalle; mais il ne trouva guère que 5 mètres d'eau sur plus d'un mètre de vase fine et onctueuse au toucher, exhalant une abominable senteur d'égout.

Aux premières heures du matin, le lac, d'une jolie teinte gris vert, brillait comme un miroir poli. Des papillons de toutes couleurs voltigeaient sur les berges; il en flottait une multitude de morts.

Au centre de la baie de Katoué s'élevaient, à 30 mètres au-dessus du flot, deux îles très peuplées et couvertes de villages, dont l'une remarquable par ses falaises crayeuses. Nous n'étions pas loin de Katoué lorsque nous aperçûmes, à quelque 200 mètres, un magnifique léopard noir s'éloignant de la rive, où il venait de s'abreuver. Il disparut malheureusement avant que notre embarcation se fût rapprochée.

Le seul profit retiré de cette exploration fut l'inspection complète de la baie et un furtif coup d'œil, au delà du cap de Kaiyoura, sur une étendue informe et vide. Le brouillard profond ne laissait rien distinguer à 5 kilomètres.

Le 20 juin, l'expédition quittait la terrasse de Katoué, escortée par un grand nombre de chefs et bergers ouassongora et de ses amis ouakondjou dans la direction de l'est. Elle défila le long d'un sentier qui, de la rive du plus grand des lac salés, plonge dans la cuvette gazonnée du second, en remonte la pente opposée et redescend dans une vaste plaine émergeant à peine du lac Albert-Édouard, parsemée de langues marécageuses et de nombreux étangs. Après une étape de 30 kilomètres, nous arrivons au village de Moukougou, dans l'Ounyampaka, dépendance de Toro et dont le chef Kassessé m'était bien connu de nom depuis janvier 1876.

Vis-à-vis, sa demi-douzaine de zéribes se profile la longue île basse d'Irangara. Un chenal étroit, de 140 mètres au plus tout vert d'étendues flottantes de pistias, l'entoure et se glisse entre les îles Katero, Kateribba et quatre ou cinq autres à l'est d'Irangara. Par échappées apparaissent à travers le brouillard



les hautes terres de l'Ouhaiyana, et, vers le sud, une rapide envolée de la brume nous permet d'entrevoir Kitagouenda, résidence du chef Rouigui. Je sais ainsi que nous sommes à l'ouest de ce bras du lac que nous avons appelé baie Béatrice.

Les bergers avaient transporté dans l'île leurs bêtes et leurs richesses; un immense troupeau venait de quitter Moukougou pour Bourouli, fuyant devant les hordes de Roukara et de ses pillards. Les huttes des chefs indiquent le degré de culture artistique qu'ont atteint ces peuplades de Moukougou. Une case occupée par le Pacha me parut particulièrement remarquable. Elle avait 6 mètres de haut et 8 de diamètre. Précédée d'un portique cintré, la porte en retraite, qui mesurait 2 mètres de long sur autant de large, était peinte de couleurs brillantes rappelant les ouvrages en stuc des anciens Égyptiens. Des cloisons en plâtre, rayonnant du centre à la circonférence, divisaient l'intérieur en segments réguliers incrustés de figures triangulaires ou à facettes disposées en cordons superposés et aux pointes rouges et noires. La division qui s'ouvrait en avant de la porte était une salle d'audience; derrière la cloison, gaiement décorée, se trouvait la chambre familiale; à droite, les pièces destinées aux enfants.

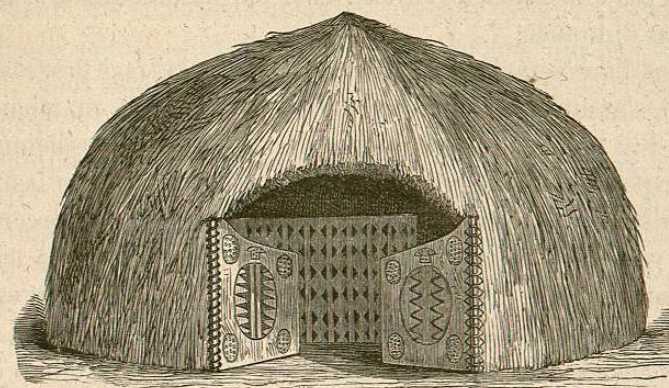
Outre qu'elle est protégée par une haie impénétrable de buissons épineux, chaque zéribé possède à l'intérieur de sa première enceinte une muraille circulaire en bouse de vache, de 1 m. 20 de hauteur. Ces grands cercles de fumier et de bouse se rencontrent fréquemment dans l'Oussongora, et, comme ils peuvent durer un siècle, ils indiquent le site des établissements après la disparition du village et des générations qui l'ont habité.

Sur le sinueux bras du lac, j'allais dire de la rivière qui tantôt s'étrécit, tantôt s'élargit, pullulaient aigrettes, canards, ibis, hérons, cigognes, oies, pélicans, bécasses, martins-pêcheurs, plongeurs et autres oiseaux aquatiques.

Le lendemain, marchant sur les traces de l'armée et des troupeaux de Roukara, nous contournions la baie Béatrice par l'ouest et par le nord. Le rapide retrait du lac est ici particulièrement visible : jusqu'à de très longues distances dans la plaine, absolument plate, il a laissé des flèches d'eau étroites et marécageuses, fort ennuyeuses à traverser. Vers le nord, les collines de Toro se dessinaient à l'horizon. Arrivés à proximité,

nous inclinons au nord-est pour nous refaire de cette étape de 18 kilomètres dans le petit village de Mouhokya, situé à égale distance du lac et de la montagne. Nos éclaireurs, battant les alentours, capturèrent un déserteur de Roukara; nous sûmes par lui que les Ouara-Soura étaient à Bourouli.

Une prairie, plane comme un billard, longe sur notre droite, à 15 mètres au-dessous de nous, la terrasse sur laquelle passa notre route du 22. A gauche, le flanc sud-est du Rouvenzori projette ses contreforts terminés en ressaut conique, et enserme de longues baies du plat pays. On traverse des ruisselets et même deux rivières considérables, l'Ounyamouambi et



Hutte près de l'Albert-Nyanza.

le Roukoki, dont la première roule une profusion d'énormes galets polis par le frottement des eaux impétueuses.

Nous approchions du Roukoki, dont la berge disparaissait sous une végétation touffue de plantes marécageuses, lorsqu'une volée de mousqueterie surprit notre avant-garde. Effrayés, nos éclaireurs ouassongora et ouakondjou se laissèrent choir en tas dans la rivière, et le fer aigu des lances leur fut, dans cette panique, plus dangereux que le feu de l'ennemi. On dépose rapidement les fardeaux, et quelques minutes suffisent pour mettre en ligne deux compagnies, qui chargent dans le fourré avec un sang-froid admirable. L'arrière-garde des Ouara-Soura bondit hors du couvert, il se fait un vif échange de balles; mais, dans la guerre avec les indigènes, c'est une cavalerie légère qu'il faudrait pour atteindre ces feux follets toujours courant, soit qu'ils avancent, soit qu'ils reculent. Quelques-



uns s'enfuirent vers le sud, d'autres détalent vers la montagne pour échapper aux carabines. La place nette enfin, nos hommes reprennent leurs charges et nous nous engageons de nouveau sur la route de Bourouli, dont les vastes champs de bananes donnent un supplément de vivres fort apprécié.

Quelques pas avant l'embuscade, nous avons trouvé, placée en travers du sentier, une chèvre égorgée entourée d'une vingtaine de fruits jaunes semblables à des tomates, produit d'une plante buissonneuse très commune dans le pays. C'était un avertissement : l'ennemi nous prévenait qu'il allait se venger ; mais, confiants en leurs nouveaux alliés, les indigènes n'hésitaient pas à marcher de l'avant. Leur surprise, d'ailleurs, n'en fut pas diminuée.

Dans l'après-midi, nos éclaireurs, suivant la trace des Ouara-Soura, s'assurèrent que leurs bandes, déjà ralliées, marchaient E.-N.-E. à travers la plaine. Incapables de se retenir, nos hommes leur expédièrent quelques balles. Cela ne fit qu'accélérer la fuite des pillards, qui jetèrent bas leur bagage et, pour les faire courir plus vite, appliquèrent de vigoureux coups de trique à leurs prisonniers. Plus d'un de ces malheureux, fou de terreur et de souffrance, réussit à s'échapper et à nous rejoindre. Parmi les objets abandonnés par les maraudeurs nous en trouvâmes qui nous furent fort utiles. Une assez jolie femme mhouma, recueillie avec les captifs, nous fournit de nombreux détails sur Roukara et ses immenses troupeaux de bêtes à cornes.

Le lendemain, le capitaine Nelson partit avec une petite armée de cent carabines et de cinquante Ouakondjou et Ouasongora pour surprendre, s'il était possible, l'avant-garde de Roukara ; il fit 20 kilomètres sans apercevoir un seul ennemi, et revint à Bourouli, où nous étions entrés nous-mêmes après le coucher du soleil.

Deux sources chaudes coulent, dit-on, dans le voisinage de Bourouli : l'une à Ijouanda, vers le N.-E.E., l'autre, « où l'on peut cuire les bananes », au N.-E. du Louadjimba.

Nous passons au village deux jours de repos, nécessité par notre longue marche dans les plaines. Les sentiers du pays sont larges, bien tracés, sans épines, pierres, racines, fourmis rouges ou autres obstructions. En semblable occurrence, et lorsque la nourriture abonde, il serait peu sage de presser la caravane. Au moment de quitter cet établissement prospère,

nos amis indigènes demandèrent la permission de rentrer chez eux, Bevoua et ses Ouakondjou étant à plus de 150 kilomètres de leurs villages. Chaque chef reçut nos présents, et nous échangeâmes des regrets réciproques. L'aimable nature de ces braves gens, leur bonne volonté, leur présence peu encombrante avaient gagné notre profonde sympathie.

Une étape de 19 kilomètres nous porta, le 25, à travers une plaine unie et gazonnée, coupée de ruisseaux et de langues marécageuses ; à moitié chemin, elle se relève en douces ondulations alternant avec des bandes de prairies. D'épaisses forêts d'acacias couronnent les coteaux et sur le bord des étangs croissent trois variétés d'euphorbe, de beaux palmiers-éventails, quelques borassus et des palmiers *oukindou*. Un peu après midi, nous campions dans une forêt à une heure de la rivière Nsongui.

Cette place avait évidemment servi plus d'une fois aux haltes des Ouara-Soura et des caravanes de Toro en route pour les lacs salés ; comme l'eau était à une grande distance, nos cuisiniers, fatigués, se servirent du liquide puisé dans de grands trous qu'avaient creusés les voyageurs indigènes. Imprudence que nous payâmes cher.

Le lendemain, nous traversons le Nsongui par 15 mètres de large et 75 centimètres de fond, pour nous engager immédiatement après sur le haut plateau d'Ouhaiyana, qui forme, avec le Toro de l'est, le Kitagouenda et l'Ankori, la muraille orientale du bassin du lac Albert-Édouard. Nous campons sur une vaste terrasse à 1215 mètres au-dessus de la mer, environ 207 mètres au-dessus du lac, après avoir traversé Kakonya et ses beaux champs de millet blanc, de sésame, de fèves, de patates douces, et laissé à l'est-nord-est l'important établissement de Karamoulli.

Les Ouara-Soura nous attendaient ; ils commencèrent à tirer sur nous du haut d'une colline, mais ils décampèrent bien vite devant l'impétuosité de notre attaque, laissant entre nos mains un solide gaillard, capturé au moment où il allait zagaïer un de nos éclaireurs.

Cette halte vit mourir, d'un squirrhe du foie, l'officier égyptien Youssouf Effendi. Sa mort était la sixième survenue dans leurs rangs. Ces Égyptiens avaient mené dans leur province une telle vie de licence et de débaûche qu'ils avaient